

Littérature-monde : paradoxes et ambiguïtés

ISABELLE CONSTANT

University of the West-Indies Cave Hill

Résumé : *Cet essai s'emploie à revisiter les paradoxes et ambiguïtés créés par le mouvement de la littérature-monde, manifeste et livre, à partir de sources telles que le colloque « Antillanité, créolité, littérature-monde » tenu à l'université des West-Indies Cave Hill en 2010, en regard des détracteurs du mouvement et des remarques des écrivains qui le composent. Seront évaluées notamment les critiques faites à ce mouvement par les commentateurs de la littérature antillaise alors même qu'il se voulait un mouvement anti-colonialiste.*

Mots clés : littérature-monde, créolité, créolisation, francophonie, Antilles.

Resumen: *Este artículo pretende visitar las paradojas y ambigüedades creadas por el movimiento de la «littérature-monde», manifiesto y libro, a partir de fuentes como el Coloquio « Antillanité, créolité, littérature-monde », celebrado en la Universidad West-Indies Cave Hill en 2010, frente a los detractores del movimiento y a las puntualizaciones de los escritores que lo componen. Se evaluarán sobre todo las críticas de dicho movimiento por parte de los comentadoristas de la literatura antillana, cuando el mismo se pretendía anticolonialista. Palabras clave: littérature-monde, criollidad, criollización, francofonía, Antillas.*

Abstract: *This essay aims at revisiting the paradoxes and ambiguities created by the literature-monde movement —manifest and book— in light of the colloquium held at the University of the West-Indies Cave Hill in 2010, the articles written by its detractors and the remarks made by its writers. Criticism by the scholars of Caribbean Literature will be particularly examined, since this movement characterized itself as an anti-colonial movement.*

Key-words: World literature in French, creolite, creolisation, francophone literature, Caribbean.

Édouard Glissant nomme le *Tout-Monde* notre univers : «tel qu'il change et perdure en échangeant» (Glissant, 1997 : 176)

« Serions-nous condamnés à nous condamner mutuellement ? [...] Et si on se taisait une fois pour toutes, que se passerait-il ? Quelle langue l'emporterait dans nos pensées ? » (Sansal, 161 : 171).

INTRODUCTION

Les 14 et 15 octobre 2010 s'est tenu à l'université des West Indies Cave Hill à la Barbade un colloque intitulé « Antillanité, créolité, littérature-monde ». Était invitée Lydie Moudileno qui a brossé un tableau de ces concepts tout en prenant soin de laisser ouvertes une série de questions. Après la création du mouvement « Pour une littérature-monde en français » en 2007, il serait utile de repérer à partir des textes du colloque de l'université des West-Indies Cave Hill, et en regard du manifeste publié par *Le Monde* et du recueil de textes édité par Michel le Bris et Jean Rouaud et publié par Gallimard, quels concepts on peut retenir aujourd'hui de l'expression : « littérature-monde ». On ne peut ignorer dans cette expression la présence de Glissant, signataire, non cité dans le manifeste, bien que la Caraïbe y soit présentée comme un lieu d'« Effervescence poétique et romanesque » (3). Alors que le principal théoricien de la littérature antillaise et de l'Antillanité, Glissant, s'est éteint le 3 février 2011, il devient encore plus actuel de réinterpréter ce mouvement, car c'est Glissant qui en premier a théorisé la « Relation » entre les mondes et inventé le terme de « Tout-Monde ». Un institut du Tout-Monde a été créé à Paris à son initiative et avec le concours du Conseil Régional de l'île-de-France et du Ministère de l'Outre-Mer. On y donne des « séminaires nomades ».

« L'Institut du Tout-Monde est à la fois un site d'études et de recherches, un espace d'invention et de formation, un lieu de rencontres, et un espace dédié aux mémoires des peuples et des lieux du monde. L'objectif poursuivi par Edouard Glissant est la constitution d'un vaste réseau culturel à la fois francilien, interrégional, en très étroite connexion avec les régions de l'Outre-Mer, et international »¹.

Glissant propose des concepts humanistes, la Relation, le Tout-Monde, ainsi que le chaos-monde et la créolisation. Sa vision englobe les Antilles et le monde, ce qui n'est pas l'approche du mouvement de la créolité qui regarde plutôt les îles au microscope. Pour cette raison, bien qu'elle constitue, à moindre titre que la négritude, une seconde étape de réflexion sur l'identité antillaise, la créolité est bien souvent décriée par toute une partie des critiques et des lecteurs de la littérature antillaise. On peut se demander comment le mouvement de la littérature-monde se positionne par rapport à la créolité et s'il la suivra dans l'oubli

¹ <http://tout-monde.com/presentation.html>.

volontaire. Même si les deux mouvements « littérature-monde » et « créolité » s'opposent quasiment, ils signalent des cris, des oppositions à un centre. Et ce qui nous intéressera ici sera plutôt l'aspect poétique que l'aspect éditorial, même si cette dernière préoccupation se révèle sans doute un moteur de création de ces mouvements, de ces manifestes. Plus grande sera la valeur de ce mouvement s'il propose des concepts et crée un rassemblement, plutôt que des cliques qui s'affrontent. La démarche qui propose des concepts prône l'ouverture, le dialogue, la Relation ; celle qui consiste à créer un mouvement prend le risque d'exclure au lieu d'inclure, veut se distinguer et peut se renfermer sur soi. Malheureusement, comme le dit Pascale Casanova dans *La République mondiale des lettres* «les dénonciations de l'ordre institué sont en réalité des coups de force ou des tentatives de prises de pouvoir littéraires » (Casanova, 1999 : 228). Partant de ce que les critiques ont dit au colloque « Antillanité, créolité, littérature monde », de ce que le manifeste nous donne à découvrir des idées des auteurs signataires sur le sujet, en passant à la case détracteurs qui apporte une vision drolatique du mouvement, le propos de cet essai est, en évoluant au gré de ses paradoxes et ambiguïtés, de retenir quelques concepts de ce mouvement.

**1. RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES À PARTIR DU COLLOQUE
« ANTILLANITÉ CRÉOLITÉ LITTÉRATURE- MONDE » :
VERS UNE DÉCOLONISATION DE LA LANGUE FRANÇAISE**

L'appel pour le colloque était libellé ainsi:

Ce colloque explorera une littérature en français, que de plus en plus de critiques, suspicieux du terme de francophonie, préfèrent désormais, à la suite du manifeste de 2007, regrouper sous la désignation de littérature-monde. Ce vocable plus inclusif se trouvait déjà dans la pensée de Glissant qui a vu son concept d'Antillanité évoluer vers la Créolité. Intégrant toutes les branches d'une littérature aussi diverse que les régions et les expériences dont elle parle, l'expression littérature-monde s'est désormais imposée. Nous incluons dans ce colloque la littérature de voyage, de la relation, de l'exil, et les inclassables de la littérature en français, à cheval entre divers univers culturels et parfois deux ou trois langues.

Dans sa présentation, Carla Carlagé se demande si New York, ou les Etats-Unis peuvent remplacer Paris pour représenter les œuvres francophones car dit-elle :

Paris s'est établi comme la capitale mondiale de la République des Lettres ; position unique qui lui assure le privilège de consacrer les écrivains internationaux, de dénationaliser leurs œuvres et de les transformer en patrimoine mondial. Cette position inégalée n'en constitue pas moins une sorte d'impasse pour les auteurs francophones pour qui la France est aussi l'ancienne puissance coloniale. Comment, dès lors, Paris peut-il être juge objectif des œuvres « francophones » ? Comment la langue française peut-elle se départir de son pacte national pour devenir langue transnationale d'une production littéraire universelle ? Paris peut-il être arbitre objectif lorsqu'il est aussi partisan ? Ne devient-il pas alors nécessaire de trouver un tiers-espace neutre dans lequel les écrivains francophones puissent être reconnus en dehors des tensions nationales et néocoloniales ? (Carlagé, Carla, abstract)

On comprend la volonté des écrivains de la littérature-monde de se constituer comme mouvement d'émancipation et de décolonisation de la langue française. Puisque les mots conditionnent, déterminent la pensée, ces écrivains d'ailleurs veulent s'émanciper de la pensée française. Ils suggèrent qu'il existe de nouvelles manières de penser en français. Les œuvres à venir nous diront si ces innovations sont possibles. On en trouve déjà un exemple dans l'extrait de Wajdi Mouawad qui nous montre une relation épistolaire par courriel entre un père et son fils, relation en français à l'écrit, qui s'étire vers l'arabe lorsque le narrateur réfléchit, évoque des souvenirs, et se place dans l'oral. Cet extrait nous offre un mélange des langues et des cultures, le Liban, le Canada et la France. A cela il faut ajouter le changement offert par la communication immédiate et mondiale de l'internet. Le style du livre-monde devra compter avec l'immédiateté d'internet, la globalisation, la traduction et la diffusion immédiates qu'offre cet outil. De même que la colonisation est récente, certaines écritures francophones le sont également. Il faudra laisser du temps au temps pour savoir si de nouveaux Balzac sortiront du lot, de modernes Balzac, inspirés par la créolisation. Le pendant de cela est que le mouvement de la littérature-monde ne soit pas ghettoïisé, qu'il ne crée pas une nouvelle niche, un nouveau forum, mais s'ouvre vers de nouvelles langues. Il existe tellement de voyageurs et de migrations que les langues n'appartiennent plus nécessairement à des lieux, comme par exemple le yiddish anciennement en Europe de l'Est désormais relocalisé à New-York. La phrase de Proust : « les beaux livres sont faits dans une sorte de langue étrangère » (Layaz, 2007 : 277) est évoquée de nombreuses fois dans le livre de Le Bris et Rouaud, les écrivains créent, inventent de nouvelles langues. Ils forgent aussi le français à leur pensée. Il reste néanmoins un désir pour les auteurs d'être reconnu à Paris, le centre des lettres. Par ailleurs, certains écrivains reconnus et d'origine étrangère écrivant en français n'ont pas signé le manifeste, n'ayant pas été sollicités.

2. REMARQUE SUR CEUX QUI MANQUENT À L'APPEL : LES AMÉRICAINS DU SUD, LES SUISSES, LES FEMMES, LES BELGES

Sara Kippur écrit en 2009 un article sur deux auteurs français d'origine argentine Héctor Bianciotti et Silvia Baron Supervielle et remarque que ces auteurs s'intègrent si bien au paysage de la littérature française qu'ils n'éprouvent pas le besoin de signer le manifeste, ainsi que nombre d'autres auteurs venus d'Amérique latine mais vivant en France ; citons seulement le Cubain Eduardo Manet. Notons que selon Florence Ramond-Jurney aucun auteur n'a refusé sa signature. Kippur étudie ensuite de manière très intelligente le tiraillement de ces auteurs entre la volonté de rester au centre (français) et celui de se trouver à la marge, entre le « le nationalisme et le transnationalisme, entre le particularisme et l'universalisme » (Kippur, 2009 : 211). On remarque dans son titre un mélange de trois langues : l'anglais, le français et l'espagnol et ce détail va dans le sens de son article qui prône l'idée qu'un écrivain qui se respecte doit « sortir de sa langue » (Baron Supervielle, 1999 :75) c'est-à-dire en créer ou en adopter une autre ; « mais il ne se déprendra pas de sa manière de sentir » (Baron Supervielle, 2007 :125) gardant cela de sa nationalité. Elle reprend les mots du manifeste : « la langue libérée de son pacte exclusif avec la nation ». Mais le problème remarque-t-elle aussitôt est que la création d'une langue supranationale, faite donc, on l'imagine, de la multitude des parlers d'origine francophone et qui ne privilégierait plus le français clair et rationnel de France tendrait à s'opposer aux « particularismes que le manifeste efface tacitement » (Kippur, 2009 : 218). Nous revenons aux luttes entre « assimilation » et « différenciation » (Casanova, 1999 : 246) et qui se trouvent non seulement au sein des écritures mais aussi présentes dans la société française. Nancy Huston, signataire, me semble un cas linguistique similaire à celui des auteurs argentins de France, dans la mesure où c'est une Canadienne anglophone, ayant choisi de vivre à Paris, au centre des lettres, et qui dit avoir trouvé sa voix littéraire dans la langue française. Il en est de même de Brina Svit, une Slovène vivant à Paris et qui accueille comme une consécration la publication de son essai *Moreno* dans la collection blanche de Gallimard, après la publication de ses deux romans précédents dans la collection « Du monde entier » chez ce même éditeur. Ce qui la réjouit est qu'elle ait ainsi rejoint dans la collection blanche deux autres auteurs bilingues de renom, Beckett et Nabokov². On ne s'étendra pas sur l'aimable iro-

² « Brina Svit a Hybrid Author » *Slovenia News* April 29, 2003. internet, consulté le 18 mars 2011.

nie du nom de la collection « Blanche » pour publier un roman au titre de *Moreno*.

Les auteurs suisses ou belges, pourtant francophones, apparaissent en minorité au nombre des signataires, un Suisse, deux Belges. Mais alors serait-ce une simple question économique ? Dans les pays pauvres, les écrivains ne peuvent se faire éditer. On ne se fait connaître à Paris et éditer dans les grandes maisons d'édition qu'en étant jugé un grand écrivain (Kourouma, Chamoiseau), notion qui demande toujours à être examinée, car qui décide de cette canonisation ? Est-ce une raison suffisante pour accuser Paris d'occuper une position de centrisme, d'entrisme, de néo-colonialisme ? Monique Wittig, française exilée aux Etats-Unis, marginale dans le sens où elle était lesbienne, disait qu'il fallait « coucher sur le paillason des éditeurs » pour se faire éditer à Paris. Sans doute ses textes étaient-ils d'une originalité à effrayer bien des éditeurs, hormis Minuit au temps du Nouveau Roman. Wittig se définissait politiquement comme une anarchiste. Corinne Blanchaud remarque qu'en revanche, l'ancien marxiste Glissant, en se définissant dans l'opposition, comme les membres du manifeste de la littérature-monde, se définit toujours par rapport au centre :

« Par la suite, même le concept central de la Relation n'échappe pas au schème de la production : 'La relation est un produit, qui produit à son tour' [Glissant, 1990 : 174]. S'émanciper de l'idée que la finalité de l'homme est d'être une force de production (et de consommation) eût constitué une sortie radicale des modes de pensée occidentaux, mais c'eût été par là même renoncer à inscrire sa pensée dans une dialectique (marxiste) de la résistance et de la revendication » (Blanchaud, 2010 : 48)

Florence Ramond-Jurney dénonce la mise à l'écart persistante des auteurs femmes, paradoxalement, lors de la signature du manifeste pour une littérature-monde de 2007, destiné à rendre plus visible les auteurs « francophones », qui se sentaient marginalisés sous cette désignation. En effet, sur quarante quatre signataires seules huit femmes ont été conviées à signer ce manifeste, et seulement deux originaires des Antilles, Maryse Condé et Gisèle Pineau. Ramond-Jurney note pourtant comment, contrairement à des écrivains masculins qui écrivent sur une rue ou un quartier, les auteurs femmes, marginalisées, embrassent la globalisation plutôt qu'un attachement à un lieu ou même à une langue. Elle prend soin de préciser que les liens avec l'île demeurent mais que leurs perspectives, réalités, expériences diverses et de confrontation à de multiples cultures enrichissent leur vision globale. Ramond-Jurney remarque que toutes les personnes à qui l'on avait proposé de signer ce manifeste ont accepté, donc ce n'est pas que des femmes auraient refusé de signer. Les auteurs du manifeste n'avaient

pensé, sur quarante-quatre écrivains, qu'à huit femmes. On pourrait en conclure qu'à vouloir fédérer des marginaux on en crée de nouveaux.

Enfin, Schtroumpfez-vous la littérature-monde ? Pourquoi seulement deux Belges ont-ils signé le manifeste ? En Belgique, l'unilinguisme n'existe pas et Jacques de Decker le présente ainsi : « L'idée d'unilinguisme territorial est pernicieuse et absurde. On ne peut pas définir quelqu'un par sa langue. [...] Les Belges sont des funambules de la langue. Seul un Belge comme Peyo pouvait faire cette trouvaille, remplacer 70% des mots par un seul : *schtroumpf*. » (De Decker, 2011 : 39) Le problème français parisien est sans doute cet unilinguisme qu'on ne trouve dans aucun autre pays francophone, où la langue française s'enrichit en permanence d'expressions africaines, de créole, et même d'anglais.

3. LES DÉTRACTEURS DE LA LITTÉRATURE-MONDE

Le texte *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature monde* publié aux Presses Universitaire de France contient peu d'arguments de choc contre ce mouvement. Essentiellement, l'auteur se rebelle contre ceux qui voyagent pour écrire, expliquant que rester dans sa chambre parisienne donne autant d'inspiration. Écrit par un Parisien désabusé et pessimiste, pessimiste peut-être car il ne sort pas de Paris, (ni de sa chambre, ni de son lit ?) persuadé que Paris est le centre ? S'identifiant à Proust ? Il mentionne aussi une mémoire trop lourde pour ses frêles épaules, autour de son cou un albatros l'empêche de marcher. Mais pour être drôle, il faut être méchant, et De Toledo possède l'esprit du dix-huitième siècle. On a l'impression de lire des piques de Voltaire au père Berthier. A son crédit, il met un caillou dans le rouage de qui croyait mettre un caillou dans un plus gros rouage, mais surtout son petit livre se lit si bien. La méchanceté bien sentie peut être réjouissante, c'est la preuve de la force des mots. Camille de Toledo répète qu'il est travaillé par le soupçon. Cette référence à Sarraute l'honore, mais doit-on continuer à tout soupçonner et ainsi tout détruire ? Au début son petit livre pamphlétaire ressemble à l'exercice de style, débordant d'intertexte d'un Parisien malheureux en deuil à la fois d'un frère et des écrivains « linguistes » de l'ère du soupçon et des éditions de Minuit. On le comprend. Camille de Toledo (alias d'Alexis Mittal, jeune héritier de la famille Danone) a bon goût, il aime Borgès, mais il fait semblant de croire que le manifeste est celui d'écrivains voyageurs qui se moquent d'écrivains statiques, cloués au lit, malades, à Paris. Il se trompe au moins sur une des signataires, car Muriel Barbery est un écrivain parisien auteur d'un best-seller dont l'action se passe à Paris. On lui a pourtant demandé sa signature. Est-ce parce que les textes des

écrivains signataires contiennent de vraies histoires, qu'ils sont mis à l'index ? De Toledo reproche aux auteurs du manifeste, qui se réjouissent des prix littéraires attribués aux écrivains de la périphérie, de reconnaître ainsi le centre parisien (car quoi de plus parisien que ces prix littéraires ?) tout en se présentant comme leurs détracteurs. L'attaque est honnête. On est également d'accord lorsqu'il reproche aux auteurs du manifeste de ne pas être allés assez loin dans la mondialisation, avec une pointe d'interrogation sur le résultat qu'une telle démarche engendrerait, peut-être la platitude. Il préconise en effet, en plus de la langue séparée de la nation, auquel exhorte le manifeste, « l'adieu aux origines » (49), la perte volontaire d'identité, sa remise aux oubliettes. Tout en sachant que c'est un but, un idéal auquel on devrait tendre sans jamais l'atteindre. Ce but est celui de la créolisation, du mélange, car la seule manière d'oublier une nation, des origines, est de se mélanger à d'autres, de se frotter aux autres cultures, les intégrer, voyager en d'autres termes, même si c'est seulement jusqu'en banlieue.

De manière plus concise et précise, Alexandre Najjar, écrivain, explique dans le *Monde des Livres* qu'il ne voit pas la différence entre « la littérature-monde en français » et la francophonie, que celle-ci est une périphrase de celle-là. Il rappelle, citant comme récipiendaires Amin Maalouf et Tahar ben Jelloun, que les distinctions littéraires attribuées à des auteurs étrangers d'expression française ne datent pas de 2007. Enfin il énumère les bienfaits de la francophonie, bâtie par Senghor, et « dotée d'institutions de plus en plus efficaces » (Najjar, 2007 : 1). Il reproche au manifeste le dénigrement à la fois de la littérature française et de la francophonie.

Pascale Casanova démontre dans *La République mondiale des lettres* que Paris est le centre mondial des lettres à cause de son orientation littéraire dans la durée, indépendamment de la politique ou de la puissance du pays. En d'autres termes, c'est la reconnaissance par les littéraires d'autres pays qui nourrit et consacre ce centre, qui à son tour consacre certaines œuvres de la littérature mondiale, en français ou non, par des préfaces, des prix et l'honneur d'être édité dans certaines collections. Milan Kundera, grand auteur tchèque, encensait encore récemment dans un récent article Claude Gallimard et son fils Antoine pour leur œuvre « unique en Europe »³ de découverte et d'encouragement des écrivains.

Il est remarquable que dans le journal caribéen anglophone de critique littéraire *Small Axe* numéro 33 dédié à la littérature-monde en français, les criti-

³ *Nouvel Observateur*.

ques offertes contre le mouvement sont virulentes. On reproche notamment au manifeste d'être très contradictoire dans sa manière de vouloir représenter le monde mais de ne se poser que par rapport au centre européen (les prix littéraires, le mur de Berlin, l'Histoire avec un grand H) ou surtout en regard de l'autre ancien grand colonisateur, l'Angleterre, dans une compétition malsaine sur l'intégration la plus réussie de ses anciens colonisés (Glover, 2010 : 103). On lui reproche également de ne pas avoir inclus les Spiralistes haïtiens Jean-Claude Figolé et Frankétienne (Glover, 2010 : 100), de suivre de loin des mouvements tel que le Tout-monde de Glissant en le dénaturant (Gallagher, 2010 : 70) ou même une littérature haïtienne qui a depuis longtemps célébré la mort du « pacte colonial » (Munro, 2010 : 70). On lui reproche son sensationnalisme (Glover, 2010 : 102), sa détermination à polémiquer avec la notion de Francophonie (Glover, 2010 : 110), son « étonnante diatribe anachronique contre le nouveau roman et les mouvements textualistes des années cinquante aux années soixante-dix » (Prieto, 2010 : 114). Enfin on lui reproche de vouloir renommer pour mieux vendre la littérature en français en contexte de mondialisation (comprendre : dans le monde anglophone) et pire on reproche à Michel le Bris de vouloir surfer sur la vague de popularité des auteurs francophones aux Etats-Unis et en Angleterre (Prieto, 2010 : 111). Certaines de ces critiques se trouvent particulièrement fondées, concernant la polémique avec le terme de francophonie, quand on sait le rôle et l'attachement de Senghor à L'Organisation Internationale de la Francophonie, et d'autre part concernant la critique du nouveau roman, sachant que le roman *Le Procès-verbal* du plus glorieux de ses signataires, Le Clézio, pour lequel il a reçu le Prix Renaudot en 1963, possède de nombreuses caractéristiques d'un nouveau roman. Il faut tout de même reconnaître la variété, la richesse, l'originalité que le nouveau roman a apportées aux lettres françaises, contribution qui n'a été égalée depuis que par la langue créolisée d'un Chamoiseau ou d'un Kourouma.

4. POÉTIQUE DE LA LITTÉRATURE-MONDE

Les paradoxes et les ambiguïtés abondent dans les souhaits exprimés par le « manifeste pour une littérature-monde en français ». A lire toute l'encre qui a coulé sur la malheureuse connotation universaliste de l'expression « littérature-monde » on pense que sans doute l'expression de Confiant de « diversité » représenterait mieux cette fédération arc-en-ciel d'écrivains de toutes aires géographiques et constituerait mieux un ensemble dénué de centre. Car ce que l'on reproche à l'expression est toujours et encore son relent de colonialisme. Après

la francophonie, apparaît la littérature monde, regroupement non parisien au centre délocalisé à St Malo, rassembleur et inclusif, qui se présente comme un nouveau centre. Michel Le Bris, directeur de la collection « Étonnants voyageurs », est à l'origine de ce manifeste. Et c'est avec Jean Rouaud qu'il édite le recueil d'essais, chez Gallimard, qui nous donne heureusement à lire de belles pages de Tahar ben Jelloun, Wajdi Mouawad, Boualem Sansal, Chahdortt Djavann ou Dany Laferrière. Ces écrivains ont eu l'intelligence d'écrire sur un autre thème que le sujet donné : la bataille entre Francophonie et littérature monde, et donnent à lire des pages plus poétiques sur l'apprentissage de la langue française pour les uns ou les villes du monde pour Dany Laferrière. Dès que les pages des écrivains deviennent pamphlétaires, elles deviennent aussitôt moins intéressantes, moins écrites, moins leur langue. Il est malheureusement impossible d'ignorer les querelles sur l'édition parisienne lorsqu'on aborde la question de la littérature-monde, car en vérité celle-ci semble naître de ce conflit. Jacques Godbout cite en exergue de son texte Alain Mabanckou : « La littérature française est une littérature nationale. C'est à elle d'entrer dans le grand ensemble francophone » (Godbout, 2007 : 103). On devrait peut-être dire dans la littérature mondiale. A l'inverse Pascale Casanova dans son livre s'attache à démontrer à quel point la littérature mondiale a essayé d'émuler la littérature française. Un exemple frappant se trouve dans le texte de Chahdortt Djavann *Comment peut-on être français ?* repris dans *Pour une Littérature Monde*, texte dans lequel la jeune apprenante de français, Roxanne, écrit à son idole Montesquieu. Roxanne s'échine à écrire en français et à force se créolise dans cette langue et cette culture tout en conservant sa pensée de Persane.

Bien au-delà des raisons éditorialistes, des classifications en librairie des auteurs par continent d'origine, ou de positionnement des ventes dans un marché mondialisé, n'est-ce pas une raison poétique qui détermine vraiment les classifications « francophone » ou « créoliste » ou « littérature -monde » ? C'est cette mise sous étiquettes et catégories qui est avancée dans les manifestes et c'est tout le problème du principe du manifeste, critiquer pour mieux remplacer un certain ordre. Une des revendications principales des créolistes était la possibilité de s'exprimer de manière opaque. Glissant n'a demandé la permission à personne et s'est exprimé ainsi par volumes, recueils de poèmes à la limite de l'essai philosophique, romans pleins de poésie, essais poétiques, pour lesquels certains n'hésitent pas à remettre en question la rationalité des ses dires : « S'il existe des réticences, elles tiennent à la forme 'globalisante' de la pensée glissantienne, qui sacrifie certaines réalités à son déploiement et, de ce fait, peut paraître parfois elliptique, voire contradictoire, au lecteur formé au raisonnement occidental. » (Blanchaud, 2010 : 50). Une manière de dire que souvent on le suit mal, on n'y comprend goutte.

S'il est un exemple poétique parfait de ce qu'est la littérature-monde, qui bien entendu n'est pas née en 2007 avec le manifeste, c'est *La mulâtresse Solitude* roman écrit par André Schwarz-Bart et publié en 1972. Citer sa langue, un mélange exquis de poésie caraïbe, d'histoire et de micro-histoire représente exactement ce que voulait dire Glissant en parlant de créolisation. Il exprime la souffrance d'un peuple et d'une femme mulâtresse en particulier à travers la langue française créolisée, ancrée à la terre, aux plantes, aux animaux de la Guadeloupe, inspirée de l'esprit de l'Afrique de l'ouest et de ses mythes. André Schwarz-Bart est un juif d'origine polonaise ayant souffert une autre histoire. Il semble pourtant dans l'encre de ce livre avoir absorbé, intégré en lui la Guadeloupe si bien que celle-ci coule en son sang à l'instar de son héroïne mulâtresse jaune se perdant dans le sang et le corps de Maïmouni l'Africain marron : « elle enfouissait la tête dans la poitrine de Maïmouni, et puis un bras, le gras d'une épaule, jusqu'à se perdre entièrement dans le corps de l'homme, tout entière recouverte d'une belle peau noire. » (120) Le Clézio est un autre exemple d'auteur monde car : « Il n'y a pas d'aire géographique ni d'espace culturel qui ne soit évoqué, cité ou concerné explicitement ou implicitement par l'œuvre de Le Clézio »⁴. Par ailleurs le signataire le plus reconnu des quarante-quatre auteurs impliqués est sans doute celui qui comprend le mieux que l'univers le contient mais qu'il contient lui-même l'univers. Il faut sûrement comprendre ce mouvement non pas tant comme un repli vis-à-vis de la francophonie ni comme une bataille des langages que comme une appropriation de l'espace mondial. Vinay Swami insiste sur cette acception spatiale du manifeste littérature-monde au détriment d'une compréhension temporelle et historique. Il voit ainsi une littérature en français engagée dans le présent et les discours sociaux, politiques et économiques, en dialogue avec le reste du monde, francophone ou non (Swami, 2009 : 474). Il voit donc en ce mouvement de la littérature-monde un pas vers la modernité et le dépassement des temps coloniaux où la France se trouve au centre et les anciennes colonies à la périphérie. Dépasant ce point de vue historique, il explique avec l'exemple de *Partir* de Ben Jelloun que l'interdépendance des nations, et particulièrement l'exploitation globale du Sud par le Nord à cause des politiques néolibérales et du capitalisme transnational justifie que la littérature-monde possède sa place dans ce monde dans la mesure où elle en reflète mieux la réalité que le terme « francophonie ».

⁴ Raymond MBassi Atéba sur le site île en île consulté le 7 avril 2011.

CONCLUSION

Il est certain que fonder un mouvement littéraire à partir d'un manifeste, comme ce fut le cas en 2007, qui fait couler de l'encre, provoque des discussions enflammées et réunit des colloques universitaires, doit rapporter à ses initiateurs de l'argent et de la renommée. J'en veux pour preuve le fait qu'il m'a fallu plusieurs mois pour entrer en possession du fameux livre de Le Bris et Rouaud *Pour une littérature monde*. En mai 2011, le livre est épuisé chez l'éditeur et en vente d'occasion à cinq cents dollars pièce sur Amazon.com.

Néanmoins, le terme lui-même de littérature-monde a un sens, car des écrivains comme Maryse Condé ou JMG Le Clézio écrivent depuis longtemps sur le monde dans la totalité de ce qu'ils arrivent à en saisir. C'est souvent ce qui agace ceux qui restent dans leur rue, leur quartier et il est vrai que ni l'un de ces choix ni l'autre ne garantit une langue ou une écriture originale. Car même si Barthes nous a appris que la langue en littérature, fonction du milieu social, est toujours subjective, l'originalité, qui compte aussi en littérature, reste un critère moins subjectif. Dénigrer le Nouveau Roman était inutile et faisait preuve d'un manque d'intelligence pour la langue, la construction, et le style.

Bernard Loupias écrit dans un article sur le dernier livre de Pierre Assouline « 'Vies de Job' est un livre-monde » (Loupias, 2010 : 56). Ce terme de « livre-monde » dit bien qu'il existe maintenant des livres toiles, comme l'internet, qui sont comme le dit Loupias « un puzzle géant qui mêle les vivants et les morts, l'histoire, l'exégèse, la philosophie, la littérature, la peinture et la biographie intime de son auteur »⁵. Les livres de Rabelais ou de Voltaire, feraient sans doute aujourd'hui partie de la littérature-monde, leur écriture allant tout à fait l'encontre de Malherbe et de la concision de la langue. La littérature évolue inexorablement, les langues et les cultures se mêlent, se créolisent. Ce mouvement de la littérature-monde a eu l'avantage de remettre à l'ordre du jour les questions de place de la littérature en français dans le monde, de la littérature française dans le plus grand champ de la littérature francophone, des relations spatiales des écrivains avec le monde et leur langue, incluant la douleur des migrations et la richesse des créolisations, et de revisiter la relation historique sous-jacente entre anciens colonisés et colonisateurs.

⁵ B. Loupias, 56-57.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Appel à communication colloque « Antillanité, créolité, littérature-monde » University of the West Indies Cave Hill, internet.
- BARON SUPERVIELLE, S. (2007) *L'alphabet du feu* : petites études sur la langue, Paris, Gallimard.
- BARON SUPERVIELLE, S. (1999) *La ligne et l'ombre*, Paris, Seuil.
- BLANCHAUD, C. « la Pensée d'Edouard Glissant à l'épreuve de la France », *Etudes Littéraires Africaines « Manifestes et magistères »* 29, 2010, 44-53.
- BREZUALT, E. « Les Enjeux du manifeste Pour une littérature-monde ». *Etudes Littéraires Africaines « Manifestes et magistères »* 29, 2010. 35-43.
- CASANOVA, P. (1999) *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil.
- DE DECKER, J. « SOS Belgique, dix ans à tenir », *Le Nouvel Observateur* n° 02228, 3-9 mars 2011.
- GALLAGHER, M. «Connection Failures: Discourse on contemporary European and Caribbean Writing in French», *Small Axe* 33, November 2010, 21-32.
- GLISSANT, E. (1990) *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT, E. (1997) *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard.
- GLOVER, K. L. «The Ambivalent Transnationalism of a Literature-World in French», *Small Axe* 33, November 2010, 99-110.
- GODBOUT, J. «La question préalable» in *Pour une littérature monde*, M. Le Bris et J. Rouaud. Paris, Gallimard, 2007.
- JURNEY, Florence Ramond. (2009) *Representation of the Island in Caribbean Literature: Caribbean Women Redefine Their Homelands*, Lewiston, Edwin Mellen Press.
- KIPPUR, Sara. « Pour ou contre une littérature-monde ? : Héctor Bianciotti, Silvia Baron Supervielle, and the Case of Argentina ». *Contemporary French and Francophone Studies*, March 2009, 13-2, 211-222.
- LAYAZ, M., « Billet pour la vie », in *Pour une littérature monde*, M. Le Bris et J. Rouaud. Paris, Gallimard, 2007.
- LE BRIS, M. et ROUAUD, J., dir. (2007) *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard.
- LOUPIAS, B. «Rencontre avec Pierre Assouline. Job, sa vie, son œuvre », *Nouvel Observateur* n° 2411, 20-26 janvier 2011, 56-57.
- Manifeste pour une littérature-monde. <http://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article1514> site consulté le 2 mars 2011.
- MBASSI ATÉBA, Raymond. <http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/leclezio.html> site île en île consulté le 7 avril 2011.
- MUNRO, M. «Haiti's Worldly Literature», *Small Axe* 33, November 2010, 69-77.
- MOUAWAD, W. « Je t'embrasse pour finir » in *Pour une littérature-monde*, M. Le Bris M., et J. Rouaud, dir. Paris, Gallimard, 2007, 175-195.
- NAJJAR, A. « Contre le manifeste « Pour une littérature-monde en français » expliquer l'eau par l'eau », *Le Monde des Livres*, mars 2007. <http://www.najjar.org/litteratureMondeEnFrancais.asp>

- SANSAL, B. « Où est passée ma frontière » in *Pour une littérature-monde*, M. Le Bris M., et J. Rouaud, dir. Paris, Gallimard, 2007, 161-174.
- SWAMI, V. « 'Pour une littérature-monde' : Tahar ben Jelloun's Partir », *Contemporary French and Francophone Studies*, 2009, vol. 13-4, 471-78.

